

# L'Europe va-t-elle autoriser la pêche électrique ?

L'association Bloom dénonce le passage en force des Pays-Bas pour imposer la technique, sans réaction de la Commission européenne.

MARIELLE COURT @MarielleCourt

**Océans** La pêche électrique va-t-elle finir par l'emporter en Europe ? Après plusieurs réunions infructueuses, les représentants du Parlement qui sont opposés à cette technique qu'ils jugent dangereuse, ceux de la Commission qui la soutiennent et enfin ceux du Conseil qui sont plus divisés vont devoir trouver rapidement un compromis. Vraisemblablement d'ici la fin de l'année.

Les Pays-Bas, qui en sont les principaux utilisateurs, jettent toutes leurs forces dans la bataille. Il est vrai qu'ils disposent désormais de 84 chalutiers à perche capables d'émettre du courant et d'étourdir les poissons afin de les rame-

ner très efficacement vers les filets. Une technique que les marins néerlandais n'ont donc pas du tout envie d'abandonner et qui, pour ce faire, présente toutes sortes d'arguments à commencer par la moindre consommation de fioul.

Or l'équipement de tous ces bateaux s'est fait en contournant allègrement les règles. À tel point que l'association Bloom dédiée à la conservation des océans a déposé une plainte il y a un an contre les Pays-Bas, dénonçant l'illégalité des licences accordées aux bateaux de pêche. Après une interdiction totale de la pêche électrique jusqu'en 2006, les textes prévoient en effet que chaque pays ne peut pas équiper électriquement plus de 5 % de ses bateaux. Soit, pour les Pays-Bas, 14 navires et non 84 !

Mais devant l'immobilisme de la Commission européenne qui aurait dû traiter

le dossier depuis longtemps, l'association a décidé de franchir une nouvelle étape en saisissant la médiatrice européenne. Elle est « chargée d'arbitrer les cas de mauvaise administration des institutions européennes ».

Au cours de l'année écoulée l'association a par ailleurs réussi à obtenir des données montrant que dans le cadre des fonds européens reversés aux Pays-Bas, « 21,7 millions d'euros de subventions publiques ont été alloués au développement de la pêche électrique aux Pays-Bas depuis 2007 ». Et même si une

partie des bateaux a été équipée « sous couvert de recherche, rappelle le biologiste Frédéric Le Manach, directeur scientifique de l'association, tous les financements transitent par les représentants de l'industrie de la pêche électrique qui à leur tour financent leurs propres chercheurs ». Les études néerlandaises montrent sans surprise l'innocuité de la pêche électrique sur les poissons. « Il existe ainsi une vidéo qui explique que 95 % des poissons sont encore vivants juste après avoir été capturés », souligne le représentant de Bloom, mais elle étudie les conclusions de l'étude qui montrent que si l'on attend

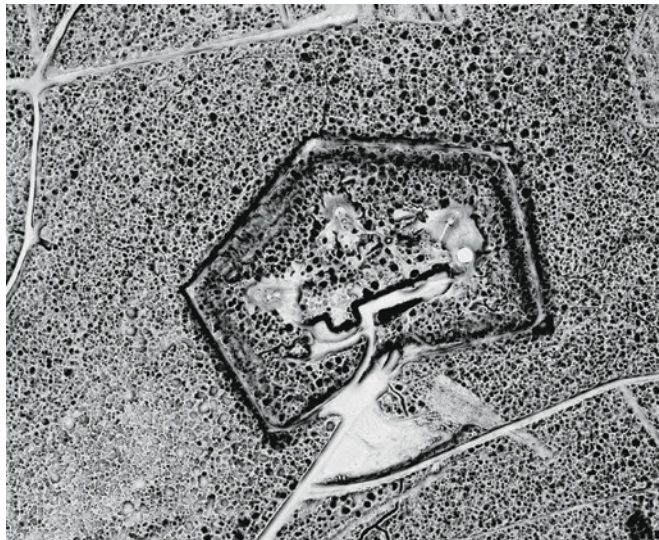
quelques heures le taux de survie tombe alors à 19 % voire 13 % ». De son côté le Conseil international pour l'exploration de la mer insiste dans un rapport sur « la mauvaise compréhension que l'on a sur l'exposition des espèces au courant électrique ».

Michel Morin, ancien juriste de la Commission européenne est très critique contre son ancienne institution. « Elle semble avoir cédé au souhait d'un État membre alors que, en tant que gardienne du traité, elle aurait dû tenir une position ferme, explique-t-il dans un article juridique. Comment interpréter le fait qu'elle ait ignoré les recommandations scientifiques et fermé les yeux sur l'extension illégale de la pêche électrique ? » C'est à la médiatrice de répondre. ■

**84**  
chalutiers  
sont déjà équipés pour la pêche électrique aux Pays-Bas

# À Verdun, sous la forêt, la mort

Des mesures réalisées par avion permettent de révéler le champ de bataille tel qu'il était il y a cent ans. De quoi cartographier la zone avec précision pour reconstituer la violence inouïe des combats.



Aujourd'hui la forêt a recouvert les stigmates des nombreuses batailles autour de Douaumont. Le cliché pris à l'aide du Lidar (à gauche) permet de faire apparaître les trous d'obus qui ont modifié le paysage. IGN

VINCENT BORDENAVE @bordenavev  
VERDUN

**Archéologie** En 1977, Jacques Brel se demandait quelle vie avaient eu ses grands-parents qui, « aux ordres de quelques sabreurs, [avaient ouvert] au champ d'horreur leurs 20 ans qui n'avaient pu naître ». L'archéologie tente de répondre à cette question. Entre 1914 et 1918, 1600000 Français trouvèrent la mort dans un conflit que des chiffres peinent à décrire, tant son horreur est, encore aujourd'hui, difficile à réaliser. Cette guerre a désormais un siècle. Tous les belligérants sont morts. La bataille de Verdun, par son absurdité meurtrière, en est un des plus forts symboles. En un peu plus de dix mois de combats, entre février et décembre 1916, plus de 700000 soldats y ont péri : 360000 côté français et 337000 côté allemand.

Les 10000 hectares de ce qui fut jadis un champ de bataille sont désormais recouverts d'une forêt de conifères. En certains endroits, les pins laissent place à d'immenses cimetières. Au sol, le terrain est vallonné, ou plutôt martyrisé par les obus. Vue du ciel, la forêt est dense. La guerre est comme effacée. Le travail archéologique est extrêmement difficile tant la zone est vaste, avec près 8 km de large sur plus de 12 km de long.

Un outil particulièrement précieux permet de passer tout le secteur au peigne fin, et de replonger dans l'entier de Verdun : le Lidar (Light Imaging Detection and Ranging). Ce n'est pas tout à fait un radar, mais il fonctionne de manière comparable : il envoie, depuis un avion, des dizaines de milliers d'impulsions lumineuses par seconde qui, par réflexion, permettent de mesurer avec une précision absolue les reliefs des zones étudiées avant de coupler ces données à un système GPS. La zone est mise à nu, la forêt

disparaît et les sols montrent leur visage abîmé. Un travail titanesque, qui prendrait des années s'il devait se faire à pied. « Grâce à cet outil, nous faisons un bond incroyable dans le travail archéologique, explique Rémi de Matos Machado, qui soutient une thèse ce 8 novembre sur l'utilisation du Lidar à Verdun. Il permet un inventaire historique et culturel. Il guide les recherches de terrain. Mais aussi cartographie le patrimoine naturel et biologique. »

En avril 1919, l'État prononce des expropriations d'une partie des champs de bataille afin de constituer une « zone rouge » impropre à toute culture, en raison de la présence en très grand nombre de munitions – en particulier chimiques – et de corps de soldats ensevelis. Le site est alors recouvert en totalité d'un « linceul vert » composé initialement d'épicéas noirs, offerts par l'Autriche au titre des dommages de guerre.

## Une triple nécropole

« L'idée ne plaisait pas du tout aux anciens combattants », raconte Jean-Paul Amat, professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne et auteur du livre *Les Forêts de la Grande Guerre* (éditions PUPS). C'était la première fois qu'on recouvrait un champ de bataille de la sorte. Difficile d'en comprendre les raisons, mais paradoxalement cette forêt a permis de préserver les lieux. En Meuse, 79 % des zones de combat ont été transformées en bois. Celles qui n'ont pas été plantées d'arbres sont désormais des champs cultivés. En creusant, on peut y trouver des douilles, mais en surface les stigmates des combats ont disparu.

Les arbres ont, eux, recouvert le terrain tel qu'il était en 1918. Alignés sans prendre un compte les caractéristiques de la zone, certains ont poussé au sommet des monticules, les racines sortant de terre et donnant une impression de

fragilité. D'autres sont solidement plantés au fond des trous.

Avant cela, le terrain avait été nettoyé, les corps ramassés à la pelleuse par centaines de milliers. « Verdun est en fait une triple nécropole », raconte Jean-Paul Amat. Les cimetières officiels, les ossuaires et la forêt. Les corps qui ont pu être identifiés reposent dans des cimetières bien rangés. Quelque 500000 autres malheureux ne sont plus que des tas d'os qu'on a soigneusement empilés dans les ossuaires. Les derniers, environ 80000, sont encore sous terre. « Malheureusement, le Lidar ne permet pas de retrouver ces corps enterrés, complète Rémi Matos Machado. Mais il révèle les zones de fort bombardement et permet d'orienter les recherches pour déterrer des ossements. »

Le massacre commence en 1916. Le général Erich von Falkenhayn, commandant en chef de l'armée allemande, décide d'ouvrir un nouveau front. Les historiens débattent encore pour savoir si le recours à la guerre d'usure était une stratégie sciemment utilisée ou si l'objectif militaire de prendre la ville de Verdun était bien réel. « On ne le saura sans doute jamais, commente Jean-Paul Amat. Ce qui est vrai, c'est que Verdun était une ville fortifiée, un symbole de résistance française. Prendre la ville aurait été un sacré coup pour les troupes allemandes. Mais il est indéniable que mobiliser et bloquer une partie des troupes françaises était une bonne chose pour les Allemands. »

Le 21 février 1916, les troupes allemandes avancent, tout d'abord assez rapidement. Ils s'emparent du fort de Douaumont, qui avait été totalement déserté par l'armée française. Aujourd'hui, le fort est presque rasé. Demeurent, sous une herbe grasse, les tourelles de combat. Mais vues du ciel, sur les images Lidar, les limites du fort se dessinent très clairement au milieu d'un terrain qui, comme

une peau d'orange, est tout entier miné par les cratères. Ces cratères sont l'œuvre de l'armée française qui pendant huit mois s'est usée pour reprendre son bien. Sur les images, un petit carré lisse semble avoir été épargné. Il s'agit en fait du parking, construit bien après les combats pour accueillir les visiteurs.

« Les sources écrites racontent que 60 millions d'obus ont été tirés pendant la bataille, explique Rémi de Matos Machado. Avec le Lidar, on a compté 700000 impacts. Est-ce que le chiffre a été exagéré ? Il est vrai que 30 % des obus n'ont pas explosé, et qu'à certains endroits les trous sont tellement denses qu'il est difficile d'avoir un compte précis. »

## Huit villages disparus

Cette densité permet de comprendre le déroulé des combats. La zone appelée « quadrilatère des forts », qui se trouve entre les forts de Douaumont, Vaux, Souville et Tavannes, est celle qui a le plus souffert. À mesure que l'on monte vers le nord, les trous d'obus se font plus espacés. Les Allemands ont rapidement pris possession de la zone. Les combats y étaient moins nombreux.

Dès le 26 février 1916, les lignes de front se stabilisent. La plaine est alors soumise à une pluie incessante de projectiles en tout genre. « La guerre de tranchées a été assez courte à Verdun, à peine quelques jours, raconte Jean-Paul Amat. Les hommes se rendaient sur le terrain par les boyaux, des chemins creusés. Ils se réfugiaient dans les trous d'obus. La plupart mouraient, les plus chanceux retournaient à l'arrière. Tout ça pour des gains extrêmement minimes. » C'est en partie ce ballet macabre qui a poussé l'armée française à renouveler régulièrement ses troupes. Quasiment toute l'armée française est passée par Verdun.

Les boyaux, eux aussi, sont visibles sous les arbres. Rémi de Matos Machado

en a recensé 423 km. « Les sources parlent de 1000 km de réseau, explique-t-il. Beaucoup ont donc disparu avec le temps et les différents aménagements. Le Lidar nous a permis de repérer les boyaux encore visibles. Il faut désormais mettre le maximum en œuvre pour les préserver. »

Entre les forts, un réseau d'abris fortifiés était censé permettre aux hommes de prendre un semblant de repos. « On a compté 6000 à 18000 abris, précise Rémi de Matos Machado. La fourchette est aussi grande car la plupart ont quasiment disparu. On les devine grâce à des formes qui apparaissent sur les images Lidar. Un algorithme permet de calculer combien de fois se répètent ces formes. Plus il est « exigeant », et moins on compte d'abris. On peut donc juste être sûr d'un nombre minimum et maximum. Les études de terrain nous permettront d'en savoir plus. »

Sur la route qui traverse la forêt, des panneaux indiquent les entrées et sorties de huit villages. Mais plus aucun n'y n'est debout. Des plots marquent l'emplacement des maisons, des monuments commémorent les morts. « Il y a certains villages qui ont été totalement bombardés que même le Lidar ne voit plus rien, constate Rémi de Matos Machado. C'est le cas de Fleury. Pour les autres, on arrive à voir les fondations des maisons au sol entre les trous d'obus. »

Cette guerre a donc désormais 100 ans. Mais en ces lieux où combien marqués par la mort, la vie a fini par reprendre le dessus. La forêt de Verdun abrite une biodiversité incroyable. « Les trous se sont transformés en petites mares qui abritent des espèces désormais protégées, comme des tritons et certains crapauds, explique Jean-Paul Amat. Grâce au Lidar, on peut identifier ces zones et protéger la biosphère. » ■